



**HAL**  
open science

## Les vies parallèles de Pierre

Françoise Blum

► **To cite this version:**

Françoise Blum. Les vies parallèles de Pierre. Françoise Blum. Les Vies de Pierre Naville, Presses universitaires du Septentrion, pp.303-316, 2007. hal-00677266

**HAL Id: hal-00677266**

**<https://hal.science/hal-00677266>**

Submitted on 7 Mar 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les Vies parallèles de Pierre Naville

Si l'on jette un regard rapide sur l'œuvre publiée de Pierre Naville, on y trouve trois textes que l'on peut sans trop d'hésitations inscrire dans le registre autobiographique : *Les Mémoires imparfaites* (le titre fait ici d'ailleurs foi) ; le *Temps du surréel*, que l'on pourrait sans dénaturer l'entreprise baptiser « Mémoires du surréalisme » ; et à un moindre degré *Trotsky vivant* : dans ce cas le texte final n'est qu'une partie d'un projet plus ambitieux, qui s'inscrivait dans une double perspective biographique (la biographie de Trotsky) et autobiographique (les rapports de Naville avec Trotsky). Ce projet aurait pu s'appeler « Trotsky et moi » et visait à cautériser une vieille blessure. « On a constaté mes rapports avec LD. On pourra consulter peu à peu, tout le détail. On verra la part que j'ai prise au mouvement. Et si LD m'a souvent morigéné (et tant mieux), il a aussi dans la fin de sa vie, porté à mon égard des jugements de poids »<sup>1</sup>. Avec *Trotsky vivant*, Naville entendait donner sa version de ses rapports avec Trotsky, restituer la vérité d'une entente trop souvent dénaturée par les conflits. Il se contentera finalement d'un texte qui est un beau portrait de Trotsky, assorti d'un florilège de citations, et qu'il poursuivra, bien que dans un esprit différent, avec le recueil intitulé *l'Entre-deux-guerres*. Avec le *Temps du surréel*, il livre quelques souvenirs de surréalisme, dans une langue qu'il n'a pas, contrairement à bien d'autres fois, bridée, et qui se révèle receler un incontestable pouvoir poétique. Même si la rédaction du *Temps du surréel* lui inspire quelques doutes, il y tient comme une manière d'hommage à Denise<sup>2</sup>, la femme qu'il enleva de manière rocambolesque et qui fut la compagne de 40 ans de sa vie. Quant aux *Mémoires imparfaites*, (originellement prévues sous le titre puis finalement sous-titrées *le Temps des guerres*), elles sont la publication quasi intégrales de carnets journaliers que Pierre Naville rédigea durant les mois où il fut interné en 1940 et 1941, augmentée de développements qui approfondissent généralement des réflexions ébauchées dans ces mêmes carnets, tout en leur donnant une visée rétrospective. Elles s'ouvrent curieusement sur trois versions différentes, trois exégèses différentes d'un même souvenir. Le texte original a néanmoins été sévèrement raccourci par l'éditeur : « Je trouve un mot de la Découverte (T.Paquot) qui accepte mon livre *le Temps des guerres*, mais seulement aux trois-quarts (391p.). Ils écartent la partie théorique au profit de la partie intimiste. Je vais sans doute accepter ce démembrement, bien qu'il écarte ce qui me tenait à cœur dans un ouvrage si personnel. Les éditeurs veulent une seule étiquette. J'ai une dizaine d'éditeurs, parce que chacun n'acceptait qu'un seul de mes écrits (et de mes actions). En voilà un de plus ! Peut-être plus tard quelques uns accepteront de réunir cet archipel, qui selon moi caractérise l'époque (et qui est tout le contraire d'une dispersion) »<sup>3</sup>.

Mais ces trois textes, de surcroît amputés pour les besoins de l'édition ne sont que la partie immergée d'un iceberg, et ne prennent véritablement sens qu'insérés dans un projet

---

<sup>1</sup> Itinéraires II, 1969, p.129

<sup>2</sup> « Rédigeant EM1 (Le Temps du surréel), j'en viens à douter de ce qui me fait l'écrire. J'ai trouvé ce biais pour rendre (essayer de rendre) à la mémoire de Denise tout ce que je lui dois, c'est-à-dire tout. Mais comment faire sentir cela comme il le faudrait ? Quel génie je devrais avoir pour l'évoquer comme elle le mérite, elle qui repoussait tout ce qui se fait voir avec cette douceur, cette patience, cette intelligence d'une finesse admirable, cet humour léger, délicieux. Le reste ce ne sont que souvenirs, peut-être anecdotes, et réflexions en tous genres sur le présent. N'était Denise, je laisserais tout cela s'évanouir entre les mains des historiens, des critiques, des éditeurs... Enfin si je peux être dérangeant pour tous ces gens – c'est-à-dire obtenir leur silence. Ce sera déjà quelque chose ». (Itinéraires III, 3, 1976, p.64)

<sup>3</sup> itinéraires VI, p.215

plus global, qui est tout entier imprégné de ce que l'on pourrait appeler le désir biographique : désir qui s'exprime sur le mode de l'incertitude, du doute ou de la question ouverte, mais qui est incontestablement désir de cohérence, de réunion de « l'archipel ». Il faut refermer le baluchon : « On peut toujours se dire, après x années : j'ai trouvé un petit baluchon, bourré de pacotille curieuse, etc...j'ai fabriqué ceci et cela. A la fin, je le referme, je le dépose sur la route, et au suivant ! C'est toujours là le même petit baluchon. Comme les douaniers devraient s'amuser »<sup>4</sup>. Non que Naville n'ait eu des doutes quant à l'entreprise autobiographique. Et que ce désir biographique ne soit chez lui « illusion ». Il témoigne à l'égard de l'exercice biographique ou autobiographique d'un scepticisme qui en remonterait à un Bourdieu. « Le point délicat, c'est que je ne sais quel plan adopter pour une biographie (étant admis que je cherche le plan vrai). Faire un roman ou toute autre galopade interpolée, ce serait s'esquiver. Mais je ne trouve pas ce plan. Les épisodes ne se succèdent pas, mais s'enchevêtrent. Voilà. Ici guette une sorte de démente précoce (pour le lecteur). Pourtant si ce jeu est vraiment un moi (et pourquoi en douter ?) il faut bien qu'il ait un foyer ? Ceci n'est pas sûr. Un procédé cinématographique serait plus gai. Tout cela me donnerait l'occasion de cliquer. Ce serait une boîte de cartes postales un peu embrouillée. Il me répugne de prendre un fil et de le conduire : sur le papier (roman, poésies, comédies), le fil conduit quelque part : dans ma vie il ne conduit à rien. Je ne peux cacher que j'ai eu beaucoup de plaisir. Que mon goût de l'isolement est lui-même à base de jubilation, d'une sorte de satisfaction. J'ai bousculé les trames..... »<sup>5</sup> (1953). « Boîte de cartes postales »..., on trouve aussi les métaphores du « jeu de cartes », du « procédé cinématographique », de « l'architecture mobile », du « dictionnaire » ou de « l'index », des « Vies parallèles ». « J'ai une idée de Vies parallèles....Les siennes propres, si l'on veut. Lorsqu'un homme est mort, dix personnes écrivent, ou peuvent écrire sa biographie. Voyez cent noms célèbres. Cela fait dix biographies différentes. Même s'il écrit son autobiographie, il sera corrigé. Ainsi le veulent l'histoire ou la poésie. Je propose que l'on écrive soi-même, à l'avance, une dizaine de ses propres biographies : prévoir celles qui plairont dans cinquante ans, et à qui. Axer un récit sur tel trait de caractère, sur tel événement, sur cette intention, cette réussite et cet échec. J'aurai un jeu de cartes en mains. L'une ne serait pas moins vraie que l'autre, pas plus fautive. Les contradictions seraient parlantes. J'attends plus de ce procédé que de prétendues synthèses, surtout si elles sont faites par soi-même. D'ailleurs je dessine cent profils au cours de ma vie. Avez-vous songé aux cent questionnaires qu'on remplit de nos jours ? C'est un travail pour temps de pluie, rien de plus ».<sup>6</sup> Il y a aussi, très présent chez Naville, le sentiment d'être en permanence étranger à ce que l'on a été, comme on est étranger à l'image que les autres produisent de vous.

Toujours est-il que cette lucidité, ces doutes et hésitations n'empêchent pas Naville de définir à plusieurs reprises, en le raffinant chaque fois davantage un plan général de son œuvre qui est aussi à bien y regarder un plan de sa vie, de son *Espérance mathématique*. : « Je vois maintenant l'Espérance mathématique comme ceci : une expérience sur le futur, l'avenir et non sur la mémoire. Pas un bilan, un jugement sur le passé, mais ce qui subsiste du vivant, d'ouvert etc. pour demain, dans tout ce qui a mûri, vécu, développé.. Autre manière de s'accoutumer de la mort qui par principe se soucie peu de ce qui est retenu, oublié, dépassé, perdu, acquis etc. Puisqu'il s'agit toujours de ce qui sera. Cela doit plutôt ressembler à Fourier qu'à Proust en somme. Ainsi je peux faire entrer, sans scrupule là-dedans, une série de choses diverses, comme dans une architecture mobile :

0 ....(texte surréaliste automatique)

<sup>4</sup> Itinéraires I, 4, 5-7 octobre 1957, p.247

<sup>5</sup> Itinéraires I, 1953

<sup>6</sup> Itinéraires I, 1942, p.397

- 1-La famille etc...parce qu'il le faut bien (génération, enfants etc...) avec thèmes d'origine : expériences sexuelles, milieu, nature, enseignement (Gide là-dedans) (Matrices). Biologie.
  - 2- Au Temps du surréel (déjà commencé)
  - 3-Le communisme (Y compris Trotsky vivant, des choses comme ça)
  - 4-Le journal de captivité : c'est la guerre. A commenter
  - 5 -La recherche et la science, à reprendre (la science et la magie)
  - 6-La chose : « l'amour ». Déjà écrit. [Naville note en marge : A commenter puis : à supprimer].
  - 7-L'utopie ou quelque chose comme ça, c'est-à-dire, la poésie, la note.
  - 8-Cela doit faire cercle, mais comme quelque chose qui roule, avance, une boule, cycle plutôt que cercle.
- Je crois que je mettrai au début en 0 les questions d'écriture automatique plus les *Reines de la Main gauche*.<sup>7</sup>

Naville écrit cela en 1967. Il publiera, sous les contraintes et vicissitudes éditoriales, une toute petite partie de ce programme, mais écrira, travaillera, préparera l'ensemble. Et dans ses archives, léguées sans doute aussi pour cela, on trouve l'ensemble des documents dont la lecture restitue une (ou plusieurs) des cohérences possible de sa vie, quelques unes de ses « Vies parallèles ». Il ne faut pas chercher dans les écrits publiés ou inédits laissés par Naville de l'anecdote, du « croustillant », des « scoop ». Il nous a néanmoins légué, bien souvent manuscrit, toute une littérature qui ressort incontestablement à ce que Philippe Lejeune nomme l'espace autobiographique, au « brouillon de soi ». En bonne place y figurent ce qu'il a appelé ses *Itinéraires*.

Naville a commencé à tenir un journal pendant la drôle de guerre, durant ses mois d'emprisonnement, ne se singularisant guère en cela de ses camarades de captivité<sup>8</sup>. Après la drôle de guerre, il ne cessera plus jamais d'écrire ce qui est effectivement une sorte de journal, tenu de façon plus ou moins régulière, plus ou moins fournie, sur des supports divers, généralement cahiers d'écoliers, à petits carreaux, à pages blanches, à lignes horizontales, plus ou moins jaunies par le temps, très peu raturés, quelque fois agrémentés de petits croquis, à la veine en somme stendhalienne. Tous ces cahiers ont été reliés, sous le titre générique d'*Itinéraires*. La reliure<sup>9</sup> donne à l'ensemble comme une imprimatur, qui n'est pas celle certes de la publication. Mais elle produit malgré tout une forme de légitimité qui ôte un peu des scrupules que l'on pourrait avoir à entrer ainsi en contrebande dans la vie de Pierre Naville. Il ne nous a pas laissé par hasard des cahiers disparates, en reliant il a fait une œuvre, close sur elle-même. Il a ainsi fait relier six volumes : d'*Itinéraires I* à *Itinéraires VI*, de 300 à 400 pages chacun.<sup>10</sup> Il a choisi une double pagination, la numérotation originale doublée par une

<sup>7</sup> *Itinéraires II*, 11, mars 1967, p.113

<sup>8</sup> : « Le journal intime, comme forme littéraire (il l'est devenu) Pourquoi ? Est-ce un graphisme maniaque ? D'un certain âge ? Dans certaines classes de la société occidentale ? De jeunes chinois ou arabes tiennent-ils des journaux intimes ? (je pense qu'ils en tiennent). La littérature orale étant perdue, est-ce une littérature auto-orale ? Est-ce l'habitude du papier et de la plume ? Est-ce une forme de poésie ? ...Rien ne m'a frappé comme les calepins de mes co-captifs en 41, précieusement remplis et préservés – des gens que rien ne prédisposait à cette sorte d'écriture ». (*Itinéraires I*, 10 mars 1942)

<sup>9</sup> « Ma fidélité au relieur. Rue Dauphine, l'atelier tout en haut, sombre, tranquille. Artisans, mari et femme, ils travaillent avec 2 ou 3 apprentis. Là, je donne les livres à relier depuis près de 50 ans (J'aurai bientôt 70). Jamais ailleurs. Rien n'a changé avec les ans. Cette fidélité m'est devenue un besoin, une tranquillité ; je foule le même escalier primitif, la porte...Je suis satisfait de cette fidélité que je fais durer »(*Itinéraires*, II, 3, p.166)

<sup>10</sup> Il semble que le dernier de ces volumes soient restés chez Violette Naville et appartienne donc désormais aux filles de celles-ci.

numérotation en continu. Ces six volumes ne seraient qu'un journal que ce serait déjà beaucoup. Mais c'est aussi autre chose, et Naville, en les écrivant, a parcouru tout le prisme autobiographique, tout le prisme de la littérature de l'intime : journal, fragments d'autobiographie, carnets de voyage, poésies, et même roman car c'est bien un roman qui occupe le volume IV des *Itinéraires*..

Mais c'est d'abord un journal car l'écriture est périodique, datée, journalière parfois avec aussi des grands moments de silence. Naville livre ainsi, au fil des pages des réflexions sur la vie, la mort, l'amitié, l'amour, des notes de lecture, des impressions ; et quelquefois, la mention d'une mort, notée le plus souvent avec une étonnante sobriété (« Queneau vient de mourir. Vieux camarade et ami, d'un tempérament assez étranger au mien, mais d'une curiosité qui ressemble à celle que j'ai »<sup>11</sup> ; « René Char vient de mourir, c'était un ami personnel qui aimait Denise par-dessus tout »<sup>12</sup> ; « Picasso vient de mourir. Tant de peinture ! »<sup>13</sup>) ; la mention d'un événement rapporté toujours avec la même sobriété (« Entré le 6 Octobre 70 rue J.Chaplain, avec V (et ses 2 filles) »<sup>14</sup>) ; la mention d'un dîner (« ..Dîné avec Marcuse et autres : ce vieux héros des marginaux nous explique d'un air dédaigneux, que tous ces hippies, noirs, étudiants gauchistes etc, c'est de la raclure, rien à en faire...Garaudy et Pronteau, qui sont là en sont médusés »<sup>15</sup>). Il y a de grands blancs aussi, de grandes absences : rien sur la mort de celle qui a partagé plus de quarante ans de sa vie par exemple, et à qui il ne manque pourtant jamais de rendre hommage. Il dessine, par petites touches un portrait de lui. Le Portrait physique est brossé à grands traits vigoureux, comme un bulletin médical.<sup>16</sup> Cela aide ( et l'on songe ici au Leiris de *l'Age d'homme*) incontestablement à ancrer ce « moi », ce « je » toujours mouvant, à donner un foyer au récit de vie : « Les poumons sains. Stabilité de poids pendant 45 ans....Belle verge, somptueuse même. Sommeil long et profond. Jamais gêné...Très peu de rêves... ». Le portrait moral est trop sommaire cependant pour être qualifié de psychologique, il est celui de l' amoureux de la politique et de la culture qu'il a été : « Je n'ai que 4 vrais penchants : la politique (de classes), la poésie, le calcul, la musique. L'amour c'est autre chose. J'avais les mêmes il y a 35 ans. Gains, toujours prêt à m'amuser, toujours prêt à réfléchir, toujours prêt à me donner »<sup>17</sup>. C'est le portrait d'un homme d'amitié : « Le pire, c'est le vide laissé par trop d'amis : L.D., Blasco, etc. Aujourd'hui, je ne me sens que deux vrais amis : Char et Rosmer. Je sens aussi qu'ils me le rendent, et cela suffit à mon bonheur, que je ne perds pas de vue . Compris ? » . De celui donc d'un homme de fidélité, la fidélité de ces fidélités étant celle qu'il voue à Denise : « Denise est partout, en tout, pour tout, pour toujours. C'est elle le centre et la périphérie de tout ce que je dis et fait. Moi n'est qu'une poussière de moments plus ou moins perdus ou gagnés. Le secret, la vie, la vraie vie, celle de l'autre »<sup>18</sup>. Il dit aussi son sentiment de solitude et l'incompréhension dont il se sent victime, sans qu'on puisse pour autant déceler chez lui quelque amertume, quelque aigreur que ce soit : « Comme on ne me comprend pas aujourd'hui, je me demande forcément si l'on me sentira demain, ou après-demain. Mais cela n'est pas une préoccupation, par malheur » ou « Si je prends toutes ces notes, ce n'est pas par goût ou plaisir d'écrire ; c'est par manque d'interlocuteur, une solitude grandissante et

---

<sup>11</sup> Itinéraires III, 8, 27 octobre 1976

<sup>12</sup> Itinéraires VI, p.309

<sup>13</sup> Itinéraires II, p.181

<sup>14</sup> Itinéraires II, 9, p.139

<sup>15</sup> Itinéraires II, p.168

<sup>16</sup> Itinéraires II, 1962, p.46

<sup>17</sup> (Itinéraires I,4, 26 janvier 1957)

<sup>18</sup> Itinéraires III, 8, 1976, p.109

manque d'écho de ce que j'écris pour un public. Jusqu'à la guerre, j'aurais eu honte de remplir de tels cahiers »<sup>19</sup>.

C'est, outre un journal, une part de fragments d'une future autobiographie, de ce qui devait figurer en 1 de *l'Espérance mathématique*. Les parties 9 et 10 des *Itinéraires VI* sont consacrés à une histoire des Naville (avec analyse des écrits des ancêtres) et des Feine (Famille maternelle). En disséquant les œuvres de ses ancêtres paternels, Pierre Naville fait en quelque sorte l'autopsie de sa propre culture, de celle qu'il a reçue au berceau et qu'il a un moment choisi de rejeter comme asphyxiante. « ...Et puis, il fallait sortir de ce milieu, de cette intoxication où j'avais grandi malgré moi...C'est ce qui me satisfait d'abord dans Dada et le surréalisme –avant qu'ils ne devinssent à leur tour bibliothèque et poussière.

Par contre Naville a du mal, et le fait savoir avec son enfance. Elle ne l'intéresse pas. Il n'a que peu d'attrait pour elle.<sup>20</sup> Le récit de toutes les enfances serait le même et quelque part il n'y a rien à en dire, sauf un schéma général. C'est ce que signifie sans doute ce curieux texte intitulé là encore « Vies parallèles », une des vies donc de Pierre Naville « : Ce petit gremlin rêve beaucoup, mais il n'est pas inquiet de son corps, c'est certain. De 6 à 8 ans, il se branle avec satisfaction et énergie, avec vigueur et grand plaisir, et sans remords...C'est vers 9 ans qu'il commence à s'en prendre aux petites filles du voisinage.... ». Ce manque d'intérêt pour l'enfance n'est peut-être pas vraiment étonnant de la part de quelqu'un qui récuse la notion même d'inconscient, qui fut un adversaire déterminé de la psychanalyse ; de quelqu'un pour qui l'enfance est donc, non pas le temps de la gestation, le temps de la fixation des névroses de l'adulte, le moment où se noue une destinée, mais celui de tous les possibles. Il expédie en quelques mots le rapport à ses parents dont il était proche, nous dit-il, également. Avec l'éducation intellectuelle, Naville retrouve un terrain qui lui est nettement plus familier : « J'ai fait mon éducation sous les arcades de l'Odéon. En ce temps-là, on y trouvait des libraires installés à tout vent, et les éditions populaires s'y pouvaient manipuler, à longueur de journée. C'est ce que je faisais. Ces éditions populaires étaient les classiques, les meilleurs écrivains de notre langue. Garnier Flammarion alignaient des files compactes. La toute petite bibliothèque nationale remplissait des boîtes. Les jeunes revues étaient à disposition, de dada à la NRF encore présentable. J'ai tout lu, tout acheté, de ce qui se trouvait là. Surtout ce qui ne se trouvait pas dans les manuels scolaires, les hérétiques, les clairvoyants du XVIII et XIX siècles. Je puise encore dans ma mémoire, dans ma physiologie questionneuse, à cette source. Les plus retentissants succès d'aujourd'hui me paraissent fades à côté de Vauban, de Condorcet, et du sottisier de Voltaire. J'y suis toujours. »

S'il y a dans tous ces textes matière à étonnement, c'est devant leur richesse, beauté et diversité : Le voyage à Cuba de 1967-68<sup>21</sup> et surtout les curieux voyages en France<sup>22</sup> (version édulcorée de notes de voyage) sont d'une facture toute stendhalienne. On pense aussi à la

---

<sup>19</sup> Itinéraires V, 4, p.264

<sup>20</sup> « Le Frêle bruit de Leiris m'invite à m'inquiéter du peu d'attrait que j'ai pour ma propre enfance, tandis que lui s'y complait, comme tant d'autres. C'est qu'aujourd'hui l'enfance, c'est le souvenir, ce matelas qui s'épaissit. Bien sûr, mes rêves et rêveries entretiennent quelques épisodes puérils, comme ces vieilles où l'on ne se reconnaît pas plus que les autres ne nous voient vraiment. Il me semble que tout cela est facilement décryptable, et de peu d'intérêt – un fil à suivre parmi des milliards d'autres, plus une infinité de possibles qui n'ont pas eu lieu... ».Itinéraires V, 4

<sup>21</sup> Itinéraires II, 3, pp.189-227

<sup>22</sup> Itinéraires V, 1

sobriété du Gide de *Voyage au Congo*, ce Gide dont on sait la place centrale qu'il occupa chez les Naville. Au-delà du récit proprement dit, c'est toute une culture historique, philosophique ou ethnographique qui y transparaît. Cinquante poèmes inédits (qui auraient donc pu constituer la 7<sup>ème</sup> partie de *l'Espérance mathématique*, c'est-à-dire *l'utopie*) écrits entre 1950 et 1965 sont également rassemblés dans les *Itinéraires*.<sup>23</sup> Ils nous rappellent que le savant n'a pas fait disparaître le poète, que Naville est un homme orchestre, un intellectuel complet : peintre, musicien, savant, lettré.

En écrivant ainsi, Naville a sûrement voulu, pour lui-même et/ou pour les autres, restituer une totalité, un homme unique, une vie unique, au-delà de l'éclatement apparent des centres d'intérêt, de l'éclatement involontaire des publications, des activités, recoller ce que bien des gens n'ont connu que comme morceaux. En ce sens, il tient son pari biographique. Il a réussi, malgré ses doutes et ses difficultés à restituer la cohérence ou l'univocité d'une vie. Mais l'homme ne nous y étonne vraiment jamais, sinon bien sûr par la diversité de ses talents ou l'ampleur de sa culture. On ne découvre pas dans tous ces textes un Naville différent de l'homme public, de l'écrivain publié ou de l'ami, contrairement à ce qui se passe à la lecture d'autres journaux aujourd'hui célèbres et publiés dont Naville se nourrissait. Ce qui est très curieux, et frappe indiscutablement, c'est l'absence (ou la présence tellement allusive) des autres, de ces très nombreuses connaissances et amitiés, de ces collaborations nouées par Naville, homme de réseau s'il en fut, et dont témoignent les très nombreuses et parfois très longues correspondances qu'il a léguées avec ses archives. Dans les *Itinéraires*, il n'y a presque jamais l'expression d'un jugement, d'un avis, d'une colère ou même d'une entente. Cela contribue d'une certaine façon à l'harmonie du texte, mais aussi cela le désincarne, le situe dans le registre de l'intellectualité pure, lui ôte en quelque sorte une sensibilité. Y compris donc dans ce qu'il faut bien considérer comme un journal intime, Naville est un penseur, un témoin certes, un grand intellectuel mais il nous prive de l'expression de ses réactions épidermiques, il nous cache ce qui serait de l'ordre de l'affect. Il est loin d'être prolix sur ses raffinements d'humeur comme Gide a pu l'être. Si on essaye de le rapporter aux modèles de cette littérature du « je » qu'il aurait pu avoir, puisqu'il en était fervent lecteur : il ne fait ni comme Chateaubriand ni comme Amiel, ni comme Proust ni comme Casanova bien sûr, mais non plus comme Gide ni comme le Stendhal du *Journal*. Même si c'est peut-être quand même de Stendhal qu'on le trouve le plus proche. Il y a chez lui absence en tout cas apparente de failles et de ruptures. Les petites pas plus que les grandes douleurs, ou celles qui ont du être telles n'apparaissent. On a, pourrait-on dire quelque chose de lisse, de transparent, et sans fonds, sans abîmes. Naville livre de lui une image en quelque sorte unie, sans rupture, sans faille, et sans faiblesse, presque dépourvue d'émotion, donnant à lire au cours de pages fort belles souvent une cohérence et finalement une (apparente) absence de contradictions. Point de déchirements, d'incertitudes douloureuses, point d'aveux ou de matière à refoulements, point de retour du refoulé. Naville a utilisé la littérature de l'intime : récit de soi journalier, fragments d'autobiographie, mais sans y faire vraiment de l'intime. Et s'il dit par exemple la sexualité, c'est sur le modèle très général que nous avons cité à propos de son récit d'enfance. Il subvertit en ce sens curieusement les genres. Et l'on se pose alors la question, fatalement : qu'en est-il de tous les non-dits, de tout ce qui n'est pas dit dans ces carnets ?

Ce non-dit, cet « intime », on le trouve malgré tout, sous la forme d'un roman. Et c'est là que Naville nous étonne vraiment, et ce pas seulement parce que cet ancien surréaliste a su transgresser l'interdit sur le genre. Le volume IV des *Itinéraires* est entièrement occupé

---

<sup>23</sup> Par exemple : « Alcool et vin, ceci est mon sang, Semence et phallus, ceci est mon corps » ou « j'ai renoncé tu l'as voulu, Tue craches et bénis ». *Itinéraires* II, 6, pp.309-403

par ce que Naville annonce comme 6<sup>ème</sup> partie de *l'Espérance mathématique*. Un roman intitulé *La Chose* : ou plutôt le « Canevas d'un roman », l' « esquisse d'un roman ». C'est l'histoire d'une liaison entre un homme A, marié à L(Elle ?) (parfois raturé D (Denise ?)), et une femme B.. Le A devient Je à plusieurs reprises, sans rupture apparente, d'une phrase à l'autre, d'un paragraphe à l'autre. A écrit ses souvenirs sur L.D. A et B ont pour même patron ST.(Stoetzel ?)Publié, aurait-ce été un roman à clef ? C'est en tous cas l'histoire d'une liaison décortiquée, analysée, liaison très physique et rapportée également dans les détails les plus scabreux. Curieusement, le roman prend durant un chapitre ou l'équivalent la forme du journal.. Dans le journal lui-même, il y a quelques maigres allusions à B ou à des lettres d'elle. Un peu comme si Naville avait compartimenté les choses, sans les rendre pour autant totalement étanches, n'avait pu dire une certaine forme de l'intime, une partie de lui que romancée. Mais le roman, *la Chose* lui pose problème, comme il nous pose d'ailleurs problème. Il l'annonce comme à paraître, l'inclut dans le plan de *l'Espérance mathématique*, puis l'en supprime a posteriori. Il lui prévoit des exergues<sup>24</sup>. Il s'attache à déjouer dans d'autres parties des *Itinéraires* les questions possibles, la curiosité très humaine d'un futur lecteur, brouille encore un peu plus les pistes : « Que tout cela soit faux autant que vrai, cela dépend de vous. »<sup>25</sup>. Il livre quelques commentaires énigmatiques<sup>26</sup>. Il ne s'agit bien entendu pas de se livrer aux devinettes, de savoir si cette histoire est véridique, ou d'essayer de démasquer B. L'essentiel reste cependant que Naville, dont la plupart des textes, même ceux qu'il ne destinait d'abord qu'à lui-même, comme le journal, demeurent marqués au sceau d'une éducation puritaine, délivrée par cette famille de bourgeois lettrés et libéraux de Genève, ait éprouvé le besoin de parler autrement, de dire le corps et le désir, sous le masque fragile du romanesque. Ou n'ait pu dire le corps et le désir que sous cette forme, qui est, tout bien considéré, une manière de transgression, et vis-à-vis de l'héritage familial et vis-à-vis de l'héritage surréaliste. Mais aussi peut-être un retour aux sources<sup>27</sup>. Et si ce A est bien Je, il nous surprend parfois en flagrante contradiction avec lui-même. Ne va-t-il pas, certes pour rendre service à B, voir un psychanalyste, en parfaite contradiction alors avec les écrits théoriques de Pierre Naville ? Mais peut-être n'est-ce pas là contradiction, mais simplement une autre des cartes annoncées du jeu biographique de Pierre Naville.

Naville nous donne ainsi en quelque sorte une leçon, en tous cas il en donne une à ses futurs biographes. Il les a avertis certes de son scepticisme à l'égard de l'exercice. Mais il a néanmoins pris la peine de conserver d'extraordinaires matériaux, auxquels il a, qui plus est, imprimé un ordre. Car je n'ai parlé là que des *Itinéraires* mais il y a aussi tous les autres trésors que recèlent les archives déposées au Musée social. Des cahiers manuscrits (Questions sociales, questions militaires etc) très théoriques, une correspondance avec son père, de 1910

<sup>24</sup> « Cette phrase de Scott Fitzgerald : if you use both logic and imagination, you can destroy everything in the world between them et celle-ci de Hegel La Chose est le moyen par lequel les extrêmes (les personnes qui, tout en reconnaissant leur identité, gardent leur indépendance l'une vis à vis de l'autre) rentrent l'un dans l'autre. Et celle-ci de Heidegger : seul ce qui petitement naît au monde et par lui devient un jour une chose »(Itinéraires III,2, 1976, p.85)

<sup>25</sup> Itinéraires III, 2, 1976, p.86

<sup>26</sup> « ...Il n'y a nulle distance entre les personnages et un auteur puisque l'auteur est un personnage réel et que toutes les personnes sont des personnes réelles. Pas un mot inventé pas une tricherie. Le style proprement dit, peu importe. C'est celui du scripteur, bien entendu. Mais tous les textes cités sont réels. On voit ainsi que le prétendu réel ou réalisme est encore plus mystérieux que la fabrication littéraire, quant on sait le prendre ainsi. N'est-ce pas une « vie surréaliste », comme on fait des textes surréalistes. ? Automatique dans ?cas bien que sous des formes différentes ? Ce n'est pas non plus du tout une confession, car cela ne s'adresse à personne. Ce serait plutôt du cinéma transcendant. »(Itinéraires, III, 2, 1976, p.89)

<sup>27</sup> Il ne faut pas oublier que le premier texte connu de Naville est un roman ou plutôt un « petit conte illustré par l'auteur »: *Alexandre*, 1919.

à la mort de celui-ci<sup>28</sup>, de très belles et longues correspondances d'amitié comme celles avec Gérard Rosenthal ou Van Heijenoort. Outre les lettres de ses correspondants, Naville a quelquefois gardé le double de ses propres lettres. Que dire aussi des entretiens, comme celui avec Véronique Nahoum-Grappe, encore inédit ou des entretiens radiophoniques, des films même. Il y a matière à un Naville par lui-même et comme il le disait lui-même à plusieurs biographies. Naville nous a facilité la tâche. Mais peut-être aussi nous manipule-t-il un peu. L'héritier qu'il était a reçu en partage (et il ne s'agit pas seulement d'argent), le don rare de la maîtrise de soi et de sa propre vie. Naville, incontestablement déteste perdre le contrôle. Il n'aime pas l'idée que d'autres puissent lire cette vie, en toute impunité, et en dehors de lui. Il en a alors offert une ( et même des) versions au plus proche de l'image qu'il veut donner de lui-même.

Mais peut-être qu'en léguant ces vies parallèles, en nous donnant à lire l'illusion d'un ordre de vie, pour aussitôt d'ailleurs mieux le subvertir, Naville n'a-t-il eu à cœur que ce dessein que lui prête Camus : « Accompanyer l'homme à sa perte et ne rien négliger pour que cette perdition soit utile ».

Françoise Blum

---

<sup>28</sup> Il s'agit des lettres de Naville à son père. Malheureusement, celles d'Arnold Naville restent à retrouver.